

# Les sentiments

Pascal Diehl





Le matin, souvent, le réveil n'est pas à la hauteur de l'humeur que l'on souhaite avoir. Une nuit difficile, des rêves tordus, une soirée où tout est allé de travers, et la journée prend une forme de pâte brumeuse sans intérêt.

Ou alors, l'humeur correspond à une habitude prise pendant l'enfance, où certains réveils nous tiraient de nos rêves en nous proposant une réalité plus qu'ennuyeuse.

Comme nous gardons nos postures de tout-petits, nous gardons aussi ces comportements qui rendent nos réveils d'adulte difficiles.

Et si la vie c'était quelque chose de plus riche, de plus nourrissant pour laquelle nous avons la faculté, si l'on s'y attache, de passer d'un côté ou de l'autre de ces deux sentiments opposés ; la joie, la tristesse.

Le savoir, et en avoir conscience, nous donne la possibilité de mettre en œuvre l'espoir et les rêves, qui sont les soins protecteurs de nos échecs et qui donnent une nourriture affective, suffisante pour transformer la tristesse en joie de vivre.



## I

À 40 ans, une bonne partie de la vie a déjà entamé notre compteur temps ; un premier bilan est souvent conscient ou inconscient, et nos comportements changent. Souvent, femmes ou hommes remettent en jeu les 40 années passées et c'est la renaissance dans un autre temps, un autre espace. Autant les années passées semblaient riches d'expérience, autant les années à venir semblent plus vertes et plus appétissantes.

La quarantaine entamée, le solde de vie, étant comptable, laisse à penser qu'il faut maintenant freiner à fond, et faire avec ce que l'on a acquis et bâti.

Lorsque les passions amoureuses ne sont pas encore éteintes, lorsque le sentiment amoureux n'a pas disparu, lorsque les sensibilités qui font de l'homme autre chose qu'un animal ; l'espoir d'une autre vie, encore différente et plus riche, donne un nouvel élan, aussi puissant qu'aux instants de notre adolescence. L'avenir, dans ce cas, nous grise et brûle

dans notre corps et dans notre tête. Le passé, alors, semble fade et sans piment ; la raison ne raisonne plus, les sentiments deviennent le carburant de notre devenir. Tout semble lumineux, les douleurs disparaissent de notre corps, le monde est nouveau, il nous appartient.

EXTRAIT

## II

Elle avait 37 ans, un joli sourire ; des dents blanches, rangées, bien droites ; des cheveux châtons, ondulés ; des yeux de biche surmontés de sourcils foncés, qui donnent de la profondeur au regard ; une taille moyenne, le buste élancé, une démarche ondulante. Pour elle, le commun des mortels tomberait amoureux...

Mais presque 18 années de différence, je ne pouvais espérer que d'en rêver. Et pourtant...

Sa vie avait été marquée de plusieurs épisodes qui résonnaient encore. De ces épisodes, découlaient de bonnes choses, mais aussi des traces de souffrances qui n'étaient pas encore cicatrisées.

Depuis des années, elle s'entourait d'une carapace impénétrable qui ne laissait aucune chance à Cupidon. Ses sentiments, même s'ils existaient, restaient bloqués à l'intérieur. Agrippée à son armure, elle ne laissait rien paraître. Un avion supersonique

sans kérosène, prêt à décoller avec une élégance nullement égalée, et d'une puissance incroyable ; mais, sans le carburant des sentiments de l'amour, elle restait collée au sol.

J'étais décidé de combattre. Mon amour pour elle devait m'aider à pénétrer sa carapace et à trouver le chemin de son cœur.



### III

Nous avons fait connaissance d'une façon anodine, un soir, à l'accueil de l'hôtel où elle travaillait. Je l'avais remarquée, sans pour autant avoir d'arrière-pensées ; elle était bien plus jeune que moi. Je la trouvais néanmoins pleine de charme.

– Bonsoir Monsieur Daniel.

– Bonsoir Mademoiselle.

Elle me tendit la clef de ma chambre ; banalement, je lui demandai si Orléans était sa ville d'origine.

– Vous êtes d'Orléans ?

– Non, me dit-elle, je suis Bretonne.

– Moi aussi, c'est curieux de se retrouver au centre de la France !

– La Bretagne me manque ! me dit-elle.

– Cela ne m'étonne pas. La mer doit aussi vous manquer ?

– Oui, beaucoup.

J'étais moi-même éloigné de ma région, puisqu'en déplacements réguliers pour des semaines complètes. Mes soirées étaient banales ; seul à dîner, le temps des repas était ennuyeux. J'étais devenu un habitué de l'hôtel et je me lançai, un soir, à proposer une invitation.

– Et si nous dînions ensemble ? Nous parlerons de notre Bretagne commune.

– Oui, avec plaisir, me dit-elle.

Étonné, j'en pris bonne note.

Deux semaines plus tard, j'invitai Sarah à dîner un soir de semaine. Elle accepta, le rendez-vous fut pris pour le lendemain soir, sur le parking du château.

J'étais, bien sûr, en avance et je tournais en rond, pressé de la voir, inquiet d'un appel du genre « je ne pourrai pas venir, mon, ma... ».

Sa silhouette élégante, sa démarche rapide ; elle était bien à l'heure à notre rendez-vous. Alors, un sentiment de bien-être m'envahit, un flux chaud me traversa le corps ; c'est peu de chose un rendez-vous, mais la présence de cette jeune femme me remplissait de bonheur. L'endorphine, cette molécule du bonheur, était en production maximum dans mon cerveau.

– Bonsoir !

– Bonsoir ! Pouvons-nous nous tutoyer ?

– Oui.

– Moi c'est Pierre.